

SAMEDI 14 OCTOBRE

Le journal du Festival

# LUMIÈRE 2023



« Le Cinématographe amuse le monde entier. Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté? » Louis Lumière # 01



KARIN VIARD, FABRICE LUCHINI  
ALEXANDER PAYNE, JONATHAN GLAZER

**TOUS LES TALENTS  
SONT À LYON**



© Anic Lem pour Charlette

© DR

© Christophe Brachet - FTV - Mon Voisin Productions - Mother Production - Ce Qui Me Maut / DR - DIX POUR CENT serie Tv créée par Fanny Herrero 2015 - FRA.

© DR



## Un beau parleur

En attendant un jour peut-être le Groupama Stadium, le voici dans une salle à la hauteur du talent et de la popularité de ce Johnny Hallyday de l'apoptegme, ce Mick Jagger du «*verbe français*» : enfin une jaugue digne de Fabrice Luchini. On plaisante, bien sûr. Ou pas. Avoir MC Fabrice en ouverture du quinzième festival Lumière, c'est certainement assurer le show. A fortiori quand le comédien vient parler de ses passions cinéma, Clouzot, Guitry, Pagnol, les deux derniers incarnant ce cinéma de la parole qui est une particularité française et sur lequel il a posé les fondations d'une prodigieuse carrière, via Éric Rohmer, bien sûr (*Les Nuits de la pleine lune*, 1984), Christian Vincent (*La Discrète*, 1990), Claude Lelouch (*Tout ça... pour ça*, 1993), etc. On ne va pas retracer les succès d'un comédien à la fois ambitieux et populaire dont les films ont si souvent excédé le million d'entrées (de *Beaumarçais l'insolent*, 1996, au récent *Mon Crime*, de François Ozon, via *Les Femmes du 6<sup>e</sup> étage* en 2011) ; on ne va pas évoquer les salles de théâtre électrisées par ses lectures de La Fontaine, Céline, Élie Faure, entrecoupées d'anecdotes drôlissimes, d'adresses au public, tout le répertoire d'un immense comédien en pleine maîtrise de son art. Ce soir à la halle Tony Garnier, il faut s'attendre à tout, scènes du cinéma français rejouées avec génie, Jovet, Raimu (et sans doute Johnny) convoqués pour l'occasion. Après un moment de partage exceptionnel, Fabrice Luchini s'effacera pour laisser sa place au sublime *Sunset Boulevard* (1950), de Billy Wilder. Luchini, Wilder, il y a des soirs où on a été plus mal accompagné... — Aurélien Ferenczi



## Jonathan Glazer, l'expérimentateur

Grand Prix au récent Festival de Cannes, *La Zone d'intérêt*, regard sidérant sur la Shoah, confirme l'importance et la singularité du cinéaste anglais.

### MASTER CLASS

Rencontre avec Jonathan Glazer  
 > PATHÉ BELLECOUR Dimanche 15 octobre, 15h

### SÉANCES

*La Zone d'intérêt* de Jonathan Glazer (*The Zone of Interest*, 2023, 1h46)  
 > INSTITUT LUMIÈRE Dimanche 15 octobre, 11h30  
 > PATHÉ BELLECOUR Dimanche 15 octobre, 20h15

Un cinéaste rare. Quatre films seulement en vingt-trois ans. Régulièrement, après un long processus d'élaboration (*Under the skin* lui a pris dix ans...) déboule un film ovni qui se tient à l'écart des conventions narratives et de la linéarité du récit pour privilégier une atmosphère singulière et façonner une expérience unique pour les spectateurs. Le paradoxe est que ce cinéaste discret, voire indéchiffrable, né à Londres en 1965, a fait ses classes via des activités purement commerciales, la publicité et de nombreux clips vidéo, expérimentant malgré les contraintes. Il a ainsi filmé Nick Cave dans un noir et blanc somptueux (*Into my arms* en 1997) ou Jack White («*un vrai acteur, il me fait penser à Orson Welles*», dit le cinéaste) affrontant Alison Mosshart dans un dérangeant duel à la mitrailleuse (*Treat me like your mother*, 2009). Après *Sexy Beast* (2000) puis *Birth* (2004), Jonathan Glazer signe le troublant

*Under The Skin* (2014), où il suit Scarlett Johansson dans les rues d'Édimbourg, jeune femme aussi vénéuse qu'obsessionnelle, prédatrice extraterrestre sans affect toute dévouée à attirer dans ses filets, un magma noir visqueux perdu dans l'espace-temps, de jeunes hommes fascinés par sa plastique pulpeuse et glaciale. Alors que l'étrange protagoniste expérimentait ses premières émotions, le cinéaste s'interrogeait sur les relations entre le corps et l'âme. Où en sommes-nous de notre humanité face à l'inconcevable ? C'est la question que semble se poser le cinéaste, qui réalise avec *La Zone d'intérêt* l'adaptation très libre du roman éponyme de Martin Amis paru en 2014. Mais comme l'oeuvre de Michael Faber dont *Under The Skin* est adapté, le livre choisi offre d'abord au cinéaste un prétexte pour décaler le point de vue et donner ici sa propre vision des camps de la mort, dont

la présence hors champ n'est livrée au spectateur qu'au travers d'un sidérant travail sonore. *La Zone d'intérêt* suit le quotidien d'une riche famille allemande dont la maison est mitoyenne avec le camp de concentration d'Auschwitz. Tandis que dans la bâtisse entourée de jardins, le commandant du camp et sa femme jouissent d'un présent radieux arraché à la fortune des victimes de l'Holocauste, des millions de Juifs d'Europe périssent à leur porte. Le cinéaste explique avoir été saisi par des images d'archives de la Seconde Guerre mondiale montrant des voisins des camps de la mort «*prendre du plaisir à regarder ce spectacle*». «*J'ai commencé à me demander comment il était possible de rester là sans rien faire*», a souligné Jonathan Glazer, cherchant à toucher du doigt la vérité de l'Holocauste.

— Benoit Pavan

## Alexander Payne, ami de l'homme ordinaire



### MASTER CLASS

Rencontre avec Alexander Payne  
 > PATHÉ BELLECOUR Dimanche 15 octobre, 11h

### SÉANCES

*The Descendants* d'Alexander Payne (2011, 1h54)  
 > PATHÉ BELLECOUR Dimanche 15 octobre, 18h15  
 > INSTITUT LUMIÈRE (VILLA) Mardi 17 octobre, 19h  
*Sideways* d'Alexander Payne (2004, 2h06)  
 > LUMIÈRE BELLECOUR Lundi 16 octobre, 17h15  
 > CINÉMA OPÉRA jeudi 19 octobre, 14h30

*Nebraska* d'Alexander Payne (2013, 1h55)  
 > UGC CONFLUENCE Lundi 16 octobre, 20h15  
 AVANT-PREMIÈRE : *Winter Break* d'Alexander Payne (*The Holdovers*, 2023, 2h13)  
 > INSTITUT LUMIÈRE (HANGAR) Dimanche 15 octobre, 19h15

Il reste au moins un cinéaste humaniste à Hollywood : gros plan sur Alexander Payne qui offre au festival Lumière son nouveau film très attendu, *Winter break*.

Selon la critique américaine Manohla Dargis, il est le «*satiriste social depuis doué qui soit arrivé sur les écrans depuis Preston Sturges*». Le compliment doit toucher Alexander Payne, cinéaste ultra cinéophile qui compte à son actif huit longs-métrages et deux Oscars du meilleur scénario (pour *Sideways* en 2005 et *The Descendants* en 2012). On parle ici de quelqu'un aux goûts éclectiques qui vénère Anthony Mann, qui s'est battu quand il était juré à Cannes pour qu'*Amour*, de Haneke, soit récompensé. Mais pour son propre compte, Alexander Payne regarderait davantage vers les années 70 : «*Prenez Sidney Lumet, lorsqu'il a fait Un après-midi de chien, il a déclaré qu'il n'aspirait pas au réalisme, mais au naturalisme. Il a dit à son décorateur et à son costumier : "Pas de palette de couleurs. Nous n'allons pas peindre les murs. Tous les acteurs doivent porter leurs propres vêtements. Nous allons juste sortir et faire le film"*». Et c'est une très belle direction à donner à son équipe créative. Né en 1961, Alexander Payne grandit dans le Nebraska, un état «*ordinaire*» dans lequel il situera plusieurs de ses films aux personnages «*ordinaires*». Il se fait remarquer par un film de fin d'études abouti et ironique, le moyen métrage *The Passion of Martin* (1991, visible sur YouTube), qui lui permet d'entrer chez Universal. Il passe à la mise en scène avec une satire d'une noirceur absolue : dans *Citizen Ruth* (1996), inspiré d'une histoire vraie, Laura Dern incarne une junkie dont la grossesse est récupérée tour à tour par les pro et anti-avortement, et le ton évoque l'ironie de Billy Wilder, par exemple dans *Le Gouffre aux chimères*. La dissection des excès de l'american way of life ce poursuit avec *L'Arriviste* (1999), chronique savoureuse d'une éléction étudiante au cœur d'un lycée d'Omaha. Les films qui suivent l'imposent définitive-

ment parmi les grands cinéastes américains du moment : *Monsieur Schmidt* (2002) avec Jack Nicholson en retraité misanthrope, la délicieuse comédie oenophile *Sideways* (2004), la touchante «*dramédie*» familiale *The Descendants* (2011), avec George Clooney, *Nebraska* (2013), qui vaut à Bruce Dern (le père de Laura) le prix d'interprétation au Festival de Cannes. Après *Downsizing* (2017), un moment de doute le voit décliner plusieurs projets (notamment un remake du *Festin de Babette*) avant un retour remarqué avec *Winter break* (2023) qui fait un tabac au festival de Telluride, évoquant pour *Variety* «*un classique perdu des années 70*». Alexander Payne a souvent coécrit ses scénarios, notamment avec son complice Jim Taylor (ils ont même rédigé ensemble une version de *Jurassic Park III*, dont selon eux, il ne reste pas grand-chose dans le film terminé). «*J'ai l'impression que j'écris parce que je désespère d'avoir quelque chose à mettre en scène. J'ai une formation de réalisateur. L'acte de réaliser m'intéresse. Mais je n'ai pas accès au type de scénarios que je voudrais réaliser sans les écrire. Nous n'avons pas Robert Towne. Nous n'avons pas Waldo Salt. Nous n'avons pas ces grands scénaristes. Où sont-ils ? Ils travaillent à la télévision en ce moment, je crois. Je dois donc faire ces choses moi-même. D'une certaine manière, je suis heureux d'être forcé d'écrire, car cela m'oblige à regarder à l'intérieur de moi et à me creuser les méninges pour trouver ce que je pense être réalisable, ce qui devient mon propre style. Mais je viens de réaliser un scénario que je n'ai pas écrit [Winter break a été écrit par un scénariste de série, David Hemingson] et j'ai eu beaucoup de plaisir à le faire. Et je me suis rendu compte que j'étais capable de le rendre tout aussi personnel que les choses que j'ai créées.*» — AF

## Karin Viard, un talent monstre

Entre cinéma populaire et films d'auteur, sa carrière est une suite ininterrompue de choix judicieux et souvent surprenants.

Cinq films rien que cette année. Mais aucun qui fasse dire qu'elle en fait trop. Elle est juste dans chacun, surprenante le plus souvent, drôle évidemment, mais pas que. Et chaque fois, le public l'a suivie, parce que Karin Viard ressemble aux gens qui s'enferment deux heures dans une salle pour découvrir une histoire qui fait écho à leurs vies. Conseillère immobilière dans *Wahou !* de Bruno Podalydès, accoucheuse dans *Sage-homme* de Jennifer Devoldère, ou épouse quittée dans *Nouveau départ* de Philippe Lefebvre, elle a le don de conférer à ses rôles une humanité singulière, en développant une totale liberté de jeu, sans doute parce qu'elle n'est pas «*une actrice très mentale, plutôt assez émotionnelle. Je cherche toujours le petit vibrato dans*



### MASTER CLASS

Rencontre avec Karin Viard  
 > PATHÉ BELLECOUR Lundi 16 octobre, 15h

### SÉANCES

*Lulu femme nue* de Sólveig Anspach (2013, 1h27)  
 > INSTITUT LUMIÈRE (HANGAR) Dimanche 15 octobre, 14h45  
 > COMOEDIA Lundi 16 octobre, 19h  
*Jalouse* de David et Stéphane Foenkinos (2017, 1h47)  
 > PATHÉ BELLECOUR Lundi 16 octobre, 16h45  
*L'Origine du monde* de Laurent Lafitte (2020, 1h38)  
 > UGC ASTORIA Dimanche 15 octobre, 20h

les rôles, quels qu'ils soient» expliquait-elle dans une récente interview à France Culture. «*Je travaille autour du texte, une scène après l'autre. J'essaie de m'imprégner et de comprendre un peu la pensée du personnage. Et puis concrètement, une fois qu'on a appris son texte parfaitement, qu'on l'a réfléchi et pensé, il faut arriver sur le tournage dans un état de disponibilité maximale qui vous rend hyper perméable à tout.*» Cette liberté qu'elle revendique et défend est, raconte Karin Viard, «*un truc lié à l'enfance. Dès que j'ai pu choisir ma vie, je me suis jurée qu'on ne m'imposerait plus rien.*» Si l'existence de Karin Viard devient un roman, le titre en sera tout trouvé : «*La fille qui ne s'aimait pas*». A la séparation de ses parents, âgée de 5 ans, elle est confiée à ses grands-parents. Et aussi aimants qu'ils se montrent, la petite doit faire dès lors avec un méchant sentiment d'abandon. Un mal pour un bien estime-t-elle avec le recul, qui l'a affranchie de l'obligation de ressembler à ses modèles. «*J'ai eu la liberté de pouvoir être qui j'étais.*» L'envie de jouer la comédie la renvoie à ses 9 ans. Dans le salon de papy-mamie passe à la télé *Notre-Dame de Paris* et c'est un choc visuel et sensoriel puissant. Ce n'est pas Gina Lollobrigida alias Esmeralda qui la bouleverse. Plutôt Anthony Quinn en Quasimodo. Aussi laid qu'attachant. «*Soudain, il me fait rêver, ce gars. C'est lui qui provoque l'émotion, c'est lui que je veux être*», confie l'actrice encore exaltée en évoquant le monstre hugolien à qui elle doit sa vocation. A quatorze ans, elle entre avec une dérogation au cours d'art dramatique de Rouen, où d'autres «*morts de faim*» (Franck Dubosc, Valérie Lemercier) vont poursuivre le même rêve qu'elle. A dix-sept, son bac avec mention en poche, direction Paris où elle se donne dix ans pour réussir. Mais personne ne l'attend, elle s'inscrit à des «*cours nuls*», se casse le nez aux castings et cumule les petits boulots pour remplir son frigo : vendeuse chez Burger King, démonstratrice aux Galeries, cobaye de laboratoire pharmaceutique, etc. Sept ans vont passer. Jusqu'à ce qu'un agent débutant joigne son destin au sien. Il s'appelle Laurent Grégoire, «*il n'est encore qu'un grouillot*», bientôt deviendra le parrain de la profession. Les premiers vrais rôles tombent, dans *Tatie Danielle* et *Delicatessen*. Sa nature, sa faconde, ses rondeurs sexy font le reste, Karin Viard est là pour rester, dans des registres aux antipodes qui vont lui permettre de triompher dans la comédie pure - *Les Randonneurs*, 1997 - comme dans le drame intime : *Haut les coeurs !* de Solveig Anspach lui vaut en 2000 le César de la meilleure actrice. Nommée déjà à treize reprises, deux autres statuettes sont venues depuis décorer ses étagères. Quasimodo serait fier d'elle. — Carlos Gomez

# « Mon père avait pardonné à Truffaut. »



Un taxi pour Tobrouk : la «Pat'» patrouille version 1961

## Quel est votre film préféré de votre père ?

*Un taxi pour Tobrouk*. C'est son film le plus populaire et je le trouve très réussi. J'ai évidemment un rapport intime avec le cinéma de mon père qui était quelqu'un de très humble et très pudique. Il ne parlait pas de son cinéma. En revanche, il parlait de ses tournages. Celui du *Taxi* avait été épique, compliqué, un tournage dont il arrivait à rire des années après, mais qui sur le moment avait été difficile. Gaumont ne croyait pas au film. Alain Poiré, le producteur, voulait un film de guerre classique. Et mon père a réalisé un film différent. Non pas antimilitariste comme il a souvent été écrit. Mon père n'était pas antimilitariste, il était fils d'officier, il avait préparé Saint-Cyr. Mais, un film anti-guerre, oui. Gaumont n'en attendait donc pas grand-chose et l'avait sorti assez modestement. Sauf que dès le premier jour, dès la première séance, il y a eu des files d'attente énormes et le film a été un grand succès. Je crois que mon père aimait ce film parce qu'il avait un parfum de revanche.

## C'était aussi un film personnel parce qu'il avait lui-même fait la guerre...

Mon père était né en 1921, dans une famille de petite noblesse de province très conservatrice, très à droite, très catholique. Et puis arrive la guerre. Tout s'est effondré pour lui comme pour beaucoup de monde. Il a été profondément déçu, cela l'a changé. En plus, à titre personnel, la guerre lui a pris ses deux frères et son propre père en est mort de chagrin.

## Vous êtes né en 1968, votre père arrête le cinéma cinq ans plus tard pour se consacrer uniquement à la télévision. En concevait-il des regrets ?

En effet, je suis né l'année du *Tatoué*, après lequel mon père ne tournera plus que trois films pour le grand écran. Il n'a pas renoncé au cinéma d'un coup, il a continué à essayer de monter des films, sans y arriver. Il avait notamment un projet sur lequel il a beaucoup travaillé,

un film sur Victor Hugo avec Jean Gabin. Quand les portes du cinéma se referment, il est encore un jeune quinquagénaire, alors, des regrets, il en a eu certainement mais, encore une fois, sans amertume. C'était quelqu'un de très positif, et, à la fin de sa vie, il nous disait à quel point il avait été heureux de son parcours et de la chance qu'il avait eue. Le cinéma, il le voyait comme un spectacle populaire. Il aimait l'idée que les gens se retrouvent dans une salle pour vivre ensemble une histoire forte, bien mise en scène, bien écrite, avec des bons dialogues dits par de bons acteurs. Une vision assez artisanale. Il ne se considérait pas comme un auteur. Je pense que pour lui, les auteurs, c'étaient les écrivains. Il avait une vénération pour la littérature.

## Votre père a beaucoup tourné d'adaptations littéraires...

Cela traduit son rapport étroit à la littérature. Mon père, je l'ai toujours vu lire. Son grand auteur, c'était Proust. Il n'a cessé de lire et relire la *Recherche* toute sa vie. Bien sûr, il allait au cinéma, mais ce n'était pas un cinéphile. En revanche, il était un vrai lecteur. Son premier film est une adaptation : il accepte de porter à l'écran un roman de Michel de Saint-Pierre, *Les Aristocrates*, que devait mettre en scène un autre cinéaste et finalement Pierre Fresnay, qu'il a connu en étant assistant, l'impose comme réalisateur.

## Un récit sur l'aristocratie de province qui résonne pour lui de façon autobiographique...

Oui, de toute façon, il y a des thèmes dans le cinéma de mon père, même si c'est souvent assez dissimulé. Mais dans beaucoup de ses films, par exemple, dont *Les Aristocrates*, bien sûr, il y a une figure de père assez écrasante. Il y a une relation conflictuelle entre le père et ses fils, parfois avec une réconciliation, parfois pas... Et l'argent est omniprésent, aussi. Il y a beaucoup de films dans lesquels il y a une question d'héritage, que l'on cherche à s'approprié ou que l'on craint de dilapider.

Ancien patron de la fiction sur Canal+, aujourd'hui producteur indépendant, **Fabrice de la Patellière** vient présenter les films de son père, Denys (1921-2013), que Michel Audiard surnommait affectueusement « le père Pat' ». Il nous livre les clés d'une œuvre sous-estimée.

### LES SÉANCES DU WEEK-END

*Les Aristocrates* de Denys de La Patellière (1955, 1h40)  
> **INSTITUT LUMIÈRE (HANGAR)** Samedi 14 octobre, 10h45

*Rue des Prairies* de Denys de La Patellière (1959, 1h31)  
> **PATHÉ BELLECOUR** Dimanche 15 octobre, 11h15

*Le Voyage du père* de Denys de La Patellière (1966, 1h25)  
> **PATHÉ BELLECOUR** Dimanche 15 octobre, 14h

*Un taxi pour Tobrouk* de Denys de La Patellière (1961, 1h33, VFSTA)  
> **UGC CONFLUENCE** Dimanche 15 octobre, 13h30

*Le Bateau d'Émile* de Denys de La Patellière (1962, 1h41)  
> **UGC CONFLUENCE** Dimanche 15 octobre, 16h30

## Ce qui, selon vous, à quelque chose à voir avec son propre père ?

Certainement. Il nous a énormément parlé de son père, très peu de sa mère, qui était une femme formidable, je crois, mais une personnalité effacée. Ses parents avaient eu sept enfants, mon père était le dernier. Son père, lui, était une personnalité très forte, il était très impressionnant. C'était donc un ancien militaire qui avait quitté l'armée ; il était rentier au début de sa vie, puis avait perdu sa petite fortune et celle de sa femme en faisant des affaires malheureuses, et il était devenu prof de maths à La Rochelle. Il était assez rigide, de droite, très catholique, anti-Dreyfusard. Sur son lit de mort, sa dernière conversation avec son cadet porte sur Dreyfus, dont il restait persuadé de la culpabilité, parce que l'armée ne pouvait pas se tromper.

## Les cinéastes de la Nouvelle Vague n'ont pas été tendres avec votre père. Pour lui, était-ce une blessure ?

Il en avait souffert, évidemment. Mais il leur avait pardonné. Cela fait partie des choses dont on a parlé, lui et moi. Je pense que ce dont il a pu souffrir, ce qui l'a étonné, c'était la violence, le côté procès. Mon père était un homme qui n'aimait pas le tribunal, la figure du juge. Je pense que cela vient de l'épuration, une période qu'il avait traversée et détestée et qui l'avait profondément marqué. La critique lui semblait naturelle et normale, mais pas avec cette violence ni avec le vocabulaire de la morale. Des années plus tard, dans les années 70, je crois, il s'était retrouvé non loin de Truffaut dans un café sur les Champs-Élysées et celui-ci était venu s'excuser. Non pas en reniant ses opinions, mais en disant à mon père que tout ce qu'il avait écrit, c'était avant de commencer à faire des films, avant de savoir ce que c'était qu'un tournage et toutes les difficultés qui vont avec et qu'il regrettait un certain nombre de choses. Mon père en avait été très touché.

— **Propos recueillis par Aurélien Ferenczi**

## Le Chemin



Le Chemin, 1964

*Le Chemin* est la chronique de la vie dans un petit village du fin fond de l'Espagne des années 50. Tous les âges et toutes les typologies humaines y sont représentés. Tous les espoirs aussi. Entre la religion confondue avec la superstition, les femmes seules, prêtes à tout pour se sentir exister, et les parents affairés à gagner leur vie, les enfants circulent intensément, jouent, cherchent à prolonger le plus longtemps possible la légèreté de leur âge. La réalisatrice Ana Mariscal (1923-1995), grande redécouverte du festival Lumière 2023, multiplie les saynètes avec humour et rythme soutenu.

*Le Chemin* se révèle alors sans cesse en mouvements motivés par la joie de vivre, tout autant que par la mesquinerie des vieilles filles pincées. Et la grande et belle idée de la cinéaste est de restituer tout cela avec une tonalité foncièrement sympathique, sans jamais juger personne, pas même l'instituteur, type limité, volontiers adepte des punitions corporelles.

Au milieu de cette humanité qui se débat avec des traditions de plus en plus intenables, la modernité surgit. Elle prend l'allure du cinéma, d'abord par une publication au titre ironique *Cinéma, foi et morale*, puis par la projection d'un film ! Là encore Marescal ne tombe pas dans le cliché d'opposer réaction et progressisme, elle s'amuse plutôt à mélanger toutes les pensées de son petit peuple qui ne peut se passer les uns des autres, d'où un sentiment de mélancolie finale à quitter ce monde sans ennui !

— **Virginie Apiou**

### SÉANCES

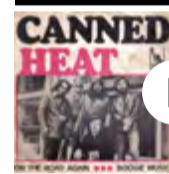
*Le Chemin* d'Ana Mariscal (El Camino, 1964, 1h31)

> **INSTITUT LUMIÈRE (HANGAR)** Samedi 14 octobre, 14h

> **LUMIÈRE TERREAUX** Jeudi 19 octobre, 14h30

> **PATHÉ BELLECOUR** Vendredi 20 octobre, 21h45

### WIM'S PLAYLIST #1



On the road again par Canned heat dans *Alice dans les villes*

Chaque jour, un ou plusieurs morceaux tirés d'un film de **Wim Wenders**, pour qui la musique fait partie intégrante du récit.

« *J'en ai marre de pleurer, mais me voici à nouveau sur la route...* », chante de sa voix de tête Alan Wilson, leader et chanteur occasionnel du groupe américain de blues *Canned heat*. Difficile de ne pas commencer par ce qui pourrait tenir lieu d'hymne au road movie wendersien. À l'automne 1968, les *Canned heat* avaient fait une grande tournée européenne, popularisant leur hit et se produisant notamment dans l'émission de télé allemande *Beat club*. Le jeune Wim, vingt-trois ans était-il devant son poste ?

En tout cas, dans *Alice dans les villes*, arpenteant l'Amérique qui le déçoit, Philip Winter alias Rüdiger Vogler écoute la chanson sur son autoradio. Le film est par ailleurs riche en sélections musicales. Le héros va ainsi assister à un concert de Chuck Berry où l'on peut entendre, images d'archives à l'appui, le hit *Memphis, Tennessee* dont le texte même aurait inspiré Wenders : il est question d'un homme cherchant à retrouver sa fille de six ans... Autre titre, plus anecdotique, quoique : *Psychotic Reaction* du groupe de garage rock Count five. Regardez bien, au tout début du film, l'homme qui écoute la chanson debout contre un jukebox (grand accessoire wendersien) n'est autre que Wim Wenders lui-même, signant en quelque sorte son film, à la manière d'Alfred Hitchcock. — **AF**

### LES SÉANCES

*Alice dans les villes* de Wim Wenders (*Alice in den Städten*, 1974, 1h52)

> **UGC CONFLUENCE** Dimanche 15 octobre, 10h45

> **LUMIÈRE TERREAUX** Mercredi 18 octobre, 16h15

> **COMOEDIA** Vendredi 20 octobre, 11h15

> **PATHÉ BELLECOUR** Samedi 21 octobre, 14h45



# QUIZ

## PIRATES DES CARAÏBES (2003) de Gore Verbinski

### SÉANCES

*Pirates des Caraïbes : La Malédiction du Black Pearl* de Gore Verbinski (*Pirates of the Caribbean: The Curse of the Black Pearl*, 2003, 2h23)

> **INSTITUT LUMIÈRE (HANGAR)**

Samedi 14 octobre, 19h

> **PATHÉ BELLECOUR**

Dimanche 15 octobre, 17h / Dimanche 22 octobre, 10h45

> **UGC CONFLUENCE**

Vendredi 20 octobre, 20h45

*Pirates des Caraïbes*, saga culte en cinq volets, embarque les spectateurs sur le *Black Pearl* depuis 2003. Mais connaissez-vous vraiment ces films d'aventure à l'humour décapant, qui ont hissé Johnny Depp au rang de flibustier déjanté et siphonné ? — **par C. P.**

**1** Pour incarner Jack Sparrow, Johnny Depp s'est inspiré de la dégaine d'un personnage célèbre. Lequel ?

- A. Keith Richards
- B. Elvis Costello
- C. Pépé le Putois

**2** Le tournage a eu lieu en grande partie en pleine mer, dans les îles, mais lesquelles ?

- A. Les Seychelles
- B. Les îles Sandwich
- C. Les Grenadines

**3** Quel metteur en scène anglais avait fait jouer Keira Knightley à 17 ans avant qu'elle ne trouve sa place dans la saga ?

- A. Mike Leigh
- B. Gurinder Chadha
- C. William Shakespeare

**4** Combien de films de la saga *Gore Verbinski* a-t-il réalisés...

- A. 2
- B. 3
- C. 5

**5** À part Johnny Depp, quel(s) acteur(s) de la trilogie originale retrouve-t-on dans les 5 films ?

- A. Geoffrey Rush qui joue Hector Barbosa
- B. Javier Bardem qui joue le capitaine Salazar
- C. Kevin McNally qui joue Joshamee Gibbs

**6** Dans quel(s) film(s) de la saga n'ont pas joué Orlando Bloom et Keira Knightley ?

- A. *Pirates des Caraïbes 4 et 5*
- B. *Pirates des Caraïbes 4*
- C. *Pirates des Caraïbes 3*

# « Le public nous fait confiance ! »

180 films en 448 séances : le festival va apporter pendant neuf jours son lot d'émotions et de découvertes. Retour sur quelques axes de l'édition 2023 avec sa programmatrice, **Maelle Arnaud**



©DR  
Pather Panchali, 1955

## À vos yeux, qu'y-a-t-il d'exceptionnel dans cette édition ?

Peut-être la disponibilité et l'engagement du prix Lumière : Wim Wenders présentera de nombreuses séances, mais surtout son entourage sera là pour offrir aux Lyonnais un événement unique. Je pense aux actrices Aurore Clément et Nastassja Kinski, aux acteurs Rüdiger Vogler et Hanns Zischler, à l'écrivain Peter Handke, etc. Nous célébrons un cinéaste mais le cœur du festival battra au rythme de son univers tout entier, l'univers Wenders.

## Comment avez-vous redécouvert la cinéaste espagnole Ana Mariscal ?

Tout au long de l'année, je suis en veille, je fouille dans les histoires du cinéma. L'an passé, le pays invité par le marché international du film classique était l'Espagne. J'avais évoqué le nom de Mariscal et la Filmoteca española m'a rappelée que l'un de ses films, *Le Chemin*, avait été restauré. Je l'ai vu et trouvé magnifique, et chacun a joué son rôle : la Filmoteca a achevé les autres restaurations, fourni des sous-titres français, pour valoriser la présence de la cinéaste dans l'histoire du cinéma espagnol. Et nous sommes leur relais.

Ce qui nous rend encore plus heureux, c'est qu'il s'agit d'une cinéaste grand public, dont les films peuvent plaire à tous, et

pas seulement aux cinéphiles avertis. On attend toujours avec impatience le moment où il ne sera plus nécessaire d'avoir cette section consacrée aux femmes cinéastes au cœur du festival. D'ici là, il y a encore des noms et des œuvres à redécouvrir.

## Quel bilan tirez-vous de la saison de l'institut Lumière, entre les festivals 2022 et 2023 ?

Les spectateurs sont bien là. L'opinion générale était qu'après le COVID il faudrait deux ou trois ans pour qu'ils reviennent comme avant. Chez nous, ils ont tout de suite répondu présent. Il y a plusieurs types de cinéphilie à Lyon : tout le monde ne va pas tout voir, mais si l'on imagine des programmes variés, alors plusieurs publics différents se rendront à l'institut. Nous attirons notamment du public vers un cinéma qu'il y a quelques années encore on aurait considéré comme contemporain, mais qui a vingt ou trente ans et qui a toute sa place dans une cinémathèque. L'institut Lumière ne fait pas du tout peur aux jeunes générations, on l'a vu par exemple lors de la rétrospective Miyazaki. Et quand je vois les réservations pour le festival, même après une édition aussi exceptionnelle que celle de l'an passé, avec un cinéaste très populaire comme Tim Burton, c'est la preuve que les gens nous font confiance.

## Si vous deviez recommander trois séances de l'édition 2023... ?

Je vais pointer des moments qui sont vraiment dans l'ADN du festival, les séances présentées par des artistes qui nous révèlent leur inspiration ou leur méthode de travail. Ainsi, la conversation entre Wim Wenders, Rüdiger Vogler et Hanns Zischler, à l'issue de la séance d'*Au fil du temps*, lundi 16. Un moment unique et, selon la fondation Wenders, absolument inédit. Dans le même ordre d'idées, Wes Anderson a accepté de présenter une séance de *Pather Panchali*, par amour pour le cinéma de Satyajit Ray, que l'on découvrira enfin restauré dans des copies magnifiques. Ou encore Alfonso Cuarón qui vient tout exprès dire sa passion pour le cinéma d'Alain Tanner. Qu'il vienne non pas pour présenter un de ses films, mais pour rendre hommage à un pair, cette circulation de la cinéphilie, je trouve cela génial !

— Propos recueillis par Aurélien Ferenczi

## LE DOC DU JOUR

# Hé bé, Prévost !

**LE SUJET :** Daniel Prévost, 83 ans et une carrière consacrée au dynamitage comique de seconds rôles, les tirant parfois, d'un œil qui frise ou d'un rire inimitable, vers l'absurde, voire l'inquiétant. Point d'orgue (parmi d'autres) de ces personnages, apparemment moyens, cachant une folie subversive : Lucien Cheval, le contrôleur fiscal fan de foot du *Dîner de cons*, de Francis Veber, qui lui valut le César du meilleur second rôle en 1999.

**LE PARTI PRIS :** Une belle idée pour faire basculer le documentaire vers l'intime : installer le « jardin secret » du comédien au bord de la mer, cette Méditerranée qu'il a traversée, enfant. Car, longtemps élevé par un beau-père aux tendances anarchistes, Daniel Prévost a appris sur le tard qu'il était fils de kabyle, renouant tardivement le lien avec

Le premier documentaire consacré au comédien Daniel Prévost, *Bande de ringards* de Julien Camy, mêle finement souvenirs drolatiques et confessions intimes.

une famille ignorée. Aux côtés des extraits et des témoignages (notamment de cinéastes auxquels on donne rarement la parole, Thomas Gilou et Eric le Roch), ce sont les mots mêmes de Prévost qui font entendre les failles intimes derrière le masque du clown.

**LES MOMENTS FORTS :** Les souvenirs et fines analyses de José Garcia, son partenaire dans *La Vérité si je mens 2* ; une étonnante archive du *Petit conservatoire de Mireille*, une émission de télé du temps jadis (on précise pour les plus jeunes), où le jeune Daniel Prévost se rêvait chanteur à textes (surréalistes) ; une confession comme en passant : avoir été malheureux au *Petit Rapporteur* (une émission à peine plus récente), et à cause de Jacques Martin, là où, pourtant, beaucoup d'entre nous l'ont découvert... — A. F.



©DR  
*Bande de ringards*, 2023

## SÉANCE

*Bande de ringards* de Julien Camy (Documentaire, 2023, 52min)  
> **VILLA LUMIÈRE**  
Samedi 14 octobre, 14h15  
en présence de Julien Camy et Daniel Prévost. Ce dernier, auteur de *Autobiographie de moi par moi* (Le Cherche-midi) et *Le Pont de la révolte* (Gallimard) signera ses ouvrages à l'issue de la projection

## PARTENARIAT

# Quand Tarantino évoquait Lautner...

Le bouquet OCS est un partenaire historique du festival Lumière, son directeur, **Guillaume Jouhet**, revient sur une synergie bien rodée.

**D'habitude, quand on ne peut pas se rendre au festival Lumière, on se rattrape sur OCS. Ce sera le cas cette année ?**

Absolument, grâce à une riche programmation autour de Wim Wenders, qui recevra le Prix Lumière : six documentaires, aux sujets plus que variés, et dix fictions. Mais les frontières entre ces deux grandes catégories cinématographiques ne sont pas toujours si étanches que cela avec lui... Nous programmons aussi un documentaire, *Wim Wenders : desperado*, qui revient sur des lieux emblématiques de la carrière du cinéaste. Bref, pour le téléspectateur de quoi faire comme s'il y était !

**Quels sont les documentaires OCS présentés au festival ?**

Deux films très réussis, l'un sur James Stewart et l'autre sur la cinéaste Dorothy Arzner, réalisés par les sœurs Kuperberg, avec qui nous travaillons régulièrement. Une réalisatrice que le festival nous avait permis de redécouvrir il y a quelques années. Arrivent également sur l'antenne plusieurs documentaires que je voudrais signaler, l'un consacré à Michel Simon, l'autre à René Clément et, dès samedi 14, *Simenon est Maigret*, une enquête sur un auteur et son personnage, que nous complétons par deux films de Jean Delannoy avec Jean Gabin dans le rôle de l'inspecteur. Nous accompagnons environ quarante documentaires par an, qui restent parfois

disponibles plusieurs années. Après, leur sort ne nous appartient plus mais ce serait bien de pouvoir recenser cette abondante contribution à l'histoire du cinéma !

**À titre personnel, quel est votre meilleur souvenir du festival Lumière et quelle séance attendez-vous particulièrement cette année ?**

Certainement un café de plus d'une heure et demie avec Quentin Tarantino, où nous avons notamment évoqué Georges Lautner, à ma grande surprise. Cette année, je ne manquerai pas le concert de musiques en hommage à Bertrand Tavernier.

— Propos recueillis par A. D.

## LE FESTIVAL REMERCIÉ CHALEUREUSEMENT TOUTES CELLES ET CEUX QUI LE SOUTIENNENT

OCS BNP Paribas Chanel Chopard Dessange Groupe Adéquat Casino Lyon Pharaon HFPA Olympique Lyonnais Biomérieux EDF GL Events ESKER Magner Live Up Vauzelle Actes Sud AirFrance Groupe LDLC Lorens Grand Café des Négociants Rey Groupe Mingat Swapfiets Terroirs Vignerons de Champagne eRolls La Région Auvergne-Rhône-Alpes SNCF JCDecaux Decitre TCL LPA SACEM Scam La copie privée SACD

Avec le soutien de : 3A ASSURANCES • ACCORHOTELS • ACTES SUD • AUDIOTECHNIQUE • CERVIN • C-GASTRONOMIE • CINEDIGITAL • COMMERCE MONPLAISIR • COMPTOIR LIGNARD • FISCAJURI CONSEILS • GOLIATH • INSTITUTO CERVANTES • INTERCONTINENTAL • LAVOREL HOTELS • LE PRINTEMPS LYON • LYCÉE LÉONARD DE VINCI • MEDEF • OPERANDI • PANAVISION • PRESTIGE SECURITE • SAE INSTITUTE LYON • SOLYCUBA • TENDANCE PRESQU'ÎLE • TRANSPALUX

Donateurs particuliers : Simon Antoinet, Julien Gros Lambert, Patrice Riboud, Roland Tchenio et Thierry Senzier

## ENSEMBLE, PARTAGEONS LES ÉMOTIONS DU CINÉMA

**BNP PARIBAS, PARTENAIRE DU FESTIVAL LUMIÈRE DEPUIS SA CRÉATION**

Partenaire passionné du 7<sup>e</sup> art depuis plus de 100 ans, BNP Paribas est fier d'accompagner le festival Lumière depuis 15 ans, pour vous faire vivre la passion du cinéma.

Prolongez l'expérience sur [www.welovecinema.bnpparibas](https://www.welovecinema.bnpparibas) et sur [www.welovecinema.fr](https://www.welovecinema.fr)

**BNP PARIBAS**

La banque d'un monde qui change

14-22 octobre 2023 - Lyon, France

**Rédaction en chef :** Aurélien Ferenczi avec Virginie Apiou  
**Suivi éditorial :** Thierry Frémaux  
**Conception graphique et réalisation :** Justine Ravinet

Imprimé en 9 100 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

[www.festival-lumiere.org](http://www.festival-lumiere.org)